

actuel, est la manifestation de puissances
ne se manifeste en elles que dans leur tension la plus
lément dans la communauté, jamais dans les « institutions sociales », que
le divin se manifeste avec ou sans violence. (Dans ce monde, la vio-
lence divine est supérieure à la non-violence divine. Dans le monde à
venir la non-violence divine est supérieure à la violence divine.) Il faut
chercher la manifestation de la violence divine, non pas dans la sphère
du social, mais dans celle de la perception révélatrice, enfin et surtout
dans la langue, en tout premier lieu dans la langue sacrée.

5) a Il ne s'agit pas d'« effectuation » < *Venwirklichung* > de la vio-
lence divine. D'une part ce processus lui-même est l'effectivité < *Wir-
klichkeit* > suprême et d'autre part la violence divine a en elle-même son
effectivité ; (mauvais termes !)

b La question de la manifestation est centrale

c « Religieux » est un non-sens. Entre religion et confession, il
n'est pas de différence essentielle, mais confession est un concept plus
étroit, qui n'est pas central dans la plupart des contextes.

< fr. 73 - entre l'automne 1919 et décembre 1920 >

LE CAPITALISME COMME RELIGION

Il faut voir dans le capitalisme une religion, c.-à-d. que le capita-
lisme sert essentiellement à apaiser les mêmes soucis, les mêmes tour-
ments et les mêmes inquiétudes auxquels ce qu'il est convenu d'appeler

religions donnait autrefois une réponse. Démontrer la structure religieuse du capitalisme – c'est-à-dire démontrer qu'il est non seulement une formation conditionnée par la religion, comme le pense Weber, mais un phénomène essentiellement religieux – nous entraînerait encore aujourd'hui dans les détours d'une polémique universelle démesurée. Nous ne pouvons pas resserrer le filet dans lequel nous sommes pris. Plus loin cependant, ce point sera rapidement abordé.

On peut néanmoins d'ores et déjà reconnaître dans le temps présent trois traits de cette structure religieuse du capitalisme. Premièrement, le capitalisme est une religion purement cultuelle, peut-être la plus extrêmement cultuelle qu'il y ait jamais eu. Rien en lui n'a de signification qui ne soit immédiatement en rapport avec le culte, il n'a ni dogme spécifique ni théologie. L'utilitarisme y gagne, de ce point de vue, sa coloration religieuse. Le deuxième trait du capitalisme est étroitement lié à cette concrétion du culte : la durée du culte est permanente. Le capitalisme est la célébration d'un culte *sans trêve et sans merci*¹¹³. Il n'y existe pas de « jours ordinaires » <, > pas de jour qui ne soit jour de fête, dans le sens terrible du déploiement de la pompe sacrée <, > de l'extrême tension qui habite l'adorateur. En troisième lieu ce culte est culpabilisant. Le capitalisme est probablement le premier exemple d'un culte qui n'est pas expiatoire mais culpabilisant. En cela, le système religieux est précipité dans un mouvement monstrueux. Une conscience monstrueusement coupable qui ne sait pas expier, s'empare du culte, non pour y expier cette culpabilité, mais pour la rendre universelle, pour la faire entrer de force dans la conscience et, enfin et surtout, pour impliquer Dieu dans cette culpabilité, pour qu'il ait en fin de compte lui-même intérêt à l'expiation. Mais il ne faut attendre l'expiation ni du culte même, ni de la réforme de cette religion, parce qu'il faudrait que cette réforme puisse s'appuyer sur un élément certain de cette religion, ni de l'abjuration de celle-ci. Il tient à l'essence de ce mouvement religieux qu'est le capitalisme de persévérer jusqu'au bout, jusqu'à la complète culpabilisation finale de Dieu, jusqu'à un état du monde atteint par un désespoir que l'on espère tout juste encore. Ce que le capitalisme a d'historiquement inouï tient à ce que la religion est non plus réformée mais ruine de l'être. Le désespoir s'étendant à l'état religieux du monde dont il faudrait attendre le salut. La transcendance divine est tombée. Mais Dieu n'est pas mort, il est inclus dans le destin de l'homme. La

transition de la planète homme, suivant son orbite absolument solitaire, dans la maison du désespoir, est l'ethos qui détermine Nietzsche. Cet homme est le surhomme, le premier à entreprendre en connaissance de cause de réaliser la religion capitaliste. Son quatrième trait est que son Dieu doit être caché, qu'il n'est permis de s'adresser à lui qu'au moment où la culpabilité de Dieu atteint son zénith. Le culte est célébré devant une divinité immature, toute représentation de cette divinité, toute pensée consacrée à celle-ci porte atteinte au secret de sa maturité.

La théorie freudienne participe aussi de la domination sacerdotale de ce culte. C'est une pensée entièrement capitaliste. Par une très profonde analogie, qui reste à éclaircir, le refoulé, la représentation coupable est le capital qui produit les intérêts de l'enfer de l'inconscient.

Le type de la pensée religieuse capitaliste trouve une expression grandiose dans la philosophie de Nietzsche. La pensée du surhomme déplace le « saut » apocalyptique, non dans la conversion, l'expiation, la purification et la contrition, mais dans une intensification <Steigerung> en apparence continue, mais qu'une explosion, au dernier moment, rend discontinue¹¹⁴. C'est pourquoi intensification <Steigerung> et développement, au sens du *non facit saltum*¹¹⁵ sont inconciliables. Le surhomme est l'homme historique qui est arrivé sans se convertir, qui a grandi en traversant le ciel. Nietzsche a préjugé cette explosion du ciel provoquée par le dépassement de l'humain qui est et reste (même pour Nietzsche) culpabilité. Et de même, chez Marx, le capitalisme qui ne se convertit pas devient le socialisme par l'intérêt et l'intérêt composé qui sont fonction de la faute (voir l'ambiguïté démoniaque de ce mot)¹¹⁶.

Le capitalisme est une religion purement cultuelle, sans dogme.

Le capitalisme s'est développé en Occident comme un parasite sur le christianisme – on doit le démontrer non seulement à propos du calvinisme, mais aussi des autres courants orthodoxes du christianisme – de telle sorte qu'en fin de compte l'histoire du christianisme est essentiellement celle de son parasite, le capitalisme.

Comparaison entre les images des saints des différentes religions et les billets de banque des différents États¹¹⁷. L'esprit qui parle dans l'ornementation des billets de banque.

Capitalisme et droit. Caractère païen du droit

Sorel

Réfle-

POLITIQUE

Vaincre le capitalisme par la marche à pied Unger *Politik und Metaphysik*, p. 44¹¹⁹

Fuchs, *Struktur der kapitalistischen Gesellschaft* ou titre voisin¹²⁰
 Max Weber, *Ges. Aufsätze zur Religionssoziologie* <Essais complets de sociologie de la religion>, 2 vol., 1919/1920

Ernst Troeltsch, *Die Soziallehren der chr. Kirchen und Gruppen* (Ges. W. I 1912) <Les doctrines sociales des églises et des groupes chrétiens, Œuvres complètes I, 1912>¹²¹

Voir surtout bibliographie de Schönberg, II
 Landauer, *Aufruf zum Sozialismus*, p. 144 <Manifeste pour le socialisme>

Les soucis : une maladie de l'esprit propre à l'époque capitaliste. La pauvreté, celle des moines gyrovagues, mendiants, n'offre pas d'issue spirituelle (non pas matérielle). Un état qui offre si peu d'issue est culpabilisant. Les « soucis » sont l'index de cette conscience coupable de l'absence d'issue. Les « soucis » naissent dans la peur qu'il n'y ait pas d'issue, non pas matérielle et individuelle, mais communautaire.

Le christianisme, à l'époque de la Réforme, n'a pas favorisé l'avènement du capitalisme, il s'est transformé en capitalisme.

Il faudrait examiner méthodiquement les liens que de tout temps l'argent a établi avec le mythe au cours de l'histoire jusqu'à ce qu'il ait pu tirer du christianisme assez d'éléments mythiques pour constituer son propre mythe.

Le prix du sang / Thésaurus des bons ouvrages / Le salaire qui est dû au prêtre<.> Pluton comme dieu de la richesse

Adam Müller¹²², *Reden über die Beredsamkeit* <Discours sur l'éloquence>, 1816, p. 56 sq.

Relation entre le dogme de la nature résolutoire du savoir, propriété qui le rend à la fois rédempteur et meurtrier, et le capitalisme : le bilan comme savoir rédempteur et liquidateur.

On reconnaîtra plus facilement une religion dans le capitalisme si on se rappelle que le paganisme originaire a tout d'abord certainement conçu la religion, non comme un intérêt « supérieur », « moral », mais comme l'intérêt le plus immédiatement pratique, qu'en d'autres termes, il n'avait pas davantage que le capitalisme conscience de sa nature « idéale », « transcendante » et que la communauté païenne considérait ceux des leurs qui ne partageaient pas la même croyance ou n'en parta-

geaient aucune comme des incapables¹²³, exactement comme la bourgeoisie aujourd'hui considère ceux des siens qui ne gagnent pas d'argent.
<fr. 74 - milieu de 1921 au plus tard>

La virilité réduite de Hitler –
 à comparer au soupçon de féminité chez le misérable tel que
 l'interprète Chaplin
 tant d'éclat, d'autant plus de sordide
 les partisans de Hitler

à comparer au public de Chaplin
 Chaplin – le soc de charrue qui passe à travers les masses ; le rire ameublait la masse
 le sol du troisième Reich est entièrement piétiné et l'herbe n'y pousse plus

Interdiction des marionnettes en Italie, des films de Chaplin dans le III^e Reich –
 toute marionnette peut contrefaire le menton de Mussolini et le moindre bout de Chaplin peut contrefaire le Führer

Le pauvre diable veut être pris au sérieux et il lui faut pour cela remuer l'enfer tout entier

La docilité de Chaplin s'étale aux yeux de tous, celle de Hitler aux seuls yeux de ses commanditaires

Chaplin montre le comique du sérieux de Hitler ; lorsqu'il joue l'homme comme il faut, nous savons à quoi nous en tenir avec le Führer

Chaplin est devenu le plus grand comique parce qu'il a incorporé la plus profonde cruauté des contemporains

Dans le domaine de la mode, l'idéal de Hitler n'est pas le militaire, mais le monsieur comme il faut, les emblèmes de la domination féodale n'ont plus cours ; il n'en est resté que la mode pour hommes. Chaplin lui aussi tient à la mode pour homme. Il le fait pour prendre au mot la caste des messieurs. Sa canne est le bâton autour duquel grimpe la plante parasite (le vagabond est, tout autant que le gentleman, un pique-assiette) et son melon, qui n'a plus d'assise solide sur sa tête, trahit que la domination de la bourgeoisie est vacillante. On aurait tort de n'interpréter le personnage de Chaplin que d'un point de vue psychologique. À des figures aussi populaires man-

quent rarement les accessoires ou les emblèmes qui leur donnent, pour un regard extérieur, la tonalité juste. C'est le rôle que jouent chez Chaplin la canne et le melon dont il est équipé.

« Ça n'arrive qu'une fois, ça ne se reproduira pas. »¹²⁴ Hitler n'a pas pris le titre de Président du Reich ; il aspirait ainsi à inculquer aux gens l'idée que son apparition était unique. Cette idée sert opportunément son prestige magiquement établi.

<fr. 75 - août 1934 environ>

LE DROIT DE RECOURIR À LA VIOLENCE¹²⁵

Blätter für religiösen Sozialismus I 4 <Revue pour un socialisme religieux>

À propos de <la> 1^e partie>

1) C' « est une tendance essentielle de l'ordre juridique que de réagir aux tentatives faites pour le briser en ayant recours à la contrainte et que de maintenir ou restaurer l'état de droit par le même moyen. <»>

On fonde à tort cette proposition juste en la référant à une tendance intentionnelle à sa propre effectuation. Il s'agit d'une effectivité violente